

#10MARSJELIS

Le quart d'heure de lecture national



EXTRAIT

“Histoire de Tom Jones, enfant trouvé” (1749), de Henry Fielding

Traduction Francis Ledoux

éd. Gallimard (2007)

Histoire de Tom Jones, enfant trouvé (1749), Henry Fielding,
traduit par Francis Ledoux, Gallimard, 2007

Chapitre II

*Contenant une aventure vraiment fort surprenante, qui advint
à M. Jones au cours de sa promenade avec l'Homme de la
Montagne.*

Aurore ouvrait sa croisée ; autrement dit, le jour commençait à paraître, quand Jones sortit avec l'étranger et gravit le mont Mazard, dont ils n'eurent pas plus tôt atteint le sommet que le plus sublime paysage se présenta à leur vue. Nous le présenterions de même au lecteur, n'étaient deux raisons : d'abord, nous désespérons d'amener ceux qui le connaissent à admirer notre description, et, en second lieu, nous doutons fort que ceux qui ne le connaissent pas puissent nous comprendre.

Jones se tint quelques minutes immobile, les yeux fixés vers le sud ; sur quoi, le vieillard lui demanda ce qu'il regardait avec tant d'attention.

— Hélas ! Monsieur, répondit-il avec un soupir, j'essayais de discerner la route que j'ai suivie jusqu'ici. Mon Dieu, que Gloucester est donc loin ! Quelle vaste étendue doit me séparer de chez moi !

— Mais oui, jeune homme, fit l'autre, et aussi, d'après votre soupir, de l'objet d'un amour plus grand que celui de votre maison, si je ne m'abuse. Je m'aperçois maintenant que le sujet de votre contemplation n'est pas à portée de votre vue, et pourtant j'ai l'impression que vous avez plaisir à regarder de ce côté.

Jones répondit avec un sourire : « Je vois, mon vieil ami, que vous n'avez pas encore oublié les impressions de votre jeunesse. J'avoue que mes pensées étaient bien celles que vous avez devinées. »

Ils se dirigèrent alors vers la partie de la montagne qui fait face au nord-ouest et qui surplombe une vaste et considérable forêt. Ils n'y furent pas plus tôt arrivés qu'ils entendirent à quelque distance de très violents cris de femme, en provenance de la forêt qui s'étendait à leurs pieds. Jones écouta un instant, puis, sans dire un mot à son compagnon (la circonstance semblait en effet assez pressante), il courut ou plutôt se laissa glisser jusqu'au pied de la montagne, et, sans la moindre crainte ou le moindre souci de sa sécurité, s'élança vers le hallier d'où étaient partis les cris.

Il n'avait pas pénétré bien avant dans la forêt quand il vit un spectacle vraiment affreux : une femme à demi nue, se débattant entre les mains d'un bandit, qui lui avait passé sa jarretière autour du cou et s'efforçait de l'entraîner vers un arbre. Jones ne perdit pas de temps en questions, mais tomba aussitôt sur le gredin et joua si bien de son fidèle bâton de chêne qu'il l'étendit tout de son long à terre avant même que l'autre pût se défendre ou même qu'il se sût attaqué ; et il ne cessa d'assener ses coups que lorsque la femme elle-même le pria de s'arrêter, lui disant qu'elle pensait qu'il en avait assez fait.

La malheureuse tomba alors à genoux devant Jones, et se répandit en remerciements pour sa délivrance. Il la releva aussitôt, et lui dit qu'il était fort heureux de l'extraordinaire hasard qui l'avait amené à point nommé pour lui porter secours en un endroit où il était bien improbable qu'elle en pût trouver, ajoutant qu'il semblait que ce fût Dieu qui l'avait destiné à être l'heureux instrument de la protection de la pauvre femme.

— Oui, répondit-elle, j'imaginerais presque que vous êtes quelque bon ange ; et, à vrai dire, vous avez plus l'air à mes yeux d'un ange que d'un homme.

En fait, il avait un physique charmant ; et si jamais une fort jolie tournure et des traits des plus avenants agrémentés de la jeunesse, de la santé, de la vigueur, de la fraîcheur, de l'entrain et de la bonhomie, peuvent faire ressembler un homme à un ange, il avait certes le privilège de cette ressemblance.

La captive délivrée ne tenait pas tout à fait autant de l'espèce humano-angélique : elle semblait pour le moins entre deux âges et son visage n'avait guère de beauté ; mais ses vêtements ayant été arrachés de tout le haut du corps, sa poitrine bien faite et d'une grande blancheur attira les regards de son sauveur, et tous deux restèrent un moment silencieux, à se regarder l'un l'autre, jusqu'à ce que, le bandit étendu à terre ayant fait un mouvement, Jones prit la jarretière qui avait été destinée à un autre usage et lui lia les mains derrière le dos. Examinant alors son visage, il découvrit à sa grande surprise, et sans doute aussi avec quelque satisfaction, que le personnage n'était autre que l'enseigne Northerton. L'enseigne n'avait pas non plus oublié son ancien antagoniste, qu'il reconnut aussitôt revenu à lui, et son étonnement fut égal à celui de Jones ; mais j'ai idée que son plaisir fut plutôt moindre en la circonstance.

Jones l'aida à se remettre sur ses jambes, puis, les yeux fixés sur son visage, il lui dit : « J'imagine, Monsieur, que vous ne vous attendiez pas à me revoir en ce monde, et j'avoue que je m'attendais tout aussi peu à vous trouver ici. La Fortune, cependant, nous a réunis de nouveau, à ce que je vois ; elle m'a donné satisfaction de l'outrage que j'ai reçu, et ce à mon insu.

— Il est bien d'un homme d'honneur, certes, répliqua Northerton, de tirer satisfaction d'un homme en l'assommant par-derrière. Je suis d'ailleurs dans l'incapacité de vous rendre raison ici, puisque je n'ai pas d'épée ; mais si vous osez vous conduire en gentilhomme, allons là où je pourrai m'en procurer une, et j'en agirai avec vous comme le doit un homme d'honneur.

— Convient-il à un gredin tel que vous, s'écria Jones, de souiller le nom de l'honneur en l'assumant ? Mais je ne perdrai pas mon temps à discuter avec vous. C'est la justice qui demande maintenant satisfaction de vous, et elle l'aura. »

Se tournant alors vers la femme, il lui demanda si elle était près de chez elle, ou si, dans le cas contraire, elle connaissait dans le voisinage une maison où elle pût se procurer des vêtements convenables pour se rendre devant le juge de paix.

Elle répondit qu'elle était totalement étrangère en cette partie du monde. Jones, après avoir réfléchi un instant, dit qu'il avait près de là un ami qui leur donnerait conseil ; il était d'ailleurs étonné que celui-ci ne l'eût pas suivi ; mais, en fait, le digne Homme de la Montagne, après le départ de notre héros, s'était assis sur le faite, où, bien qu'il eût un fusil en main, il attendait patiemment et avec indifférence l'issue de l'aventure.

Jones, sortant de la forêt, aperçut le vieillard assis comme nous venons de le décrire ; il déploya aussitôt toute son agilité, et gravit la montagne avec une célérité surprenante.

Le vieillard lui conseilla d'amener la femme à Upton, qui, dit-il, était la ville la plus proche et où il était sûr de trouver tout le nécessaire. Jones, ayant reçu toutes indications utiles sur le chemin à suivre, prit congé de l'Homme de la Montagne et, après l'avoir prié d'envoyer Partridge dans la même direction, se hâta de regagner la forêt.

Quand il était parti faire son enquête auprès de son ami, notre héros avait considéré que le bandit, ayant les mains liées derrière le dos, était dans l'incapacité de faire aucun mal à la pauvre femme. Il savait, de plus, qu'il resterait à portée de la voix de celle-ci et pouvait revenir assez vite pour éviter tout mauvais coup. Il avait au reste déclaré au scélérat que, s'il

tentait la moindre indignité, ce serait lui-même qui lui servirait de bourreau immédiat. Mais Jones avait malheureusement oublié que, si les mains de Northerton étaient bien liées, ses jambes étaient restées libres ; et il n'avait pas fait la moindre injonction au prisonnier de n'en pas faire l'usage qu'il lui plairait. Northerton, qui n'avait donné aucune parole de ce genre, pensa pouvoir décamper sans aucune atteinte à l'honneur, nulle règle ne l'obligeant, selon lui, à attendre un élargissement dans les formes. Il leva donc le pied, puisqu'il l'avait libre, et s'éloigna dans la forêt, qui favorisa sa retraite ; et la *femme*, dont les yeux étaient peut-être tournés plutôt vers son libérateur, ne pensa pas une minute à la possibilité d'une évasion, ne s'en soucia point et ne se donna aucune peine pour l'empêcher.

Ainsi, Jones, à son retour, trouva la femme seule. Il aurait voulu prendre le temps de rechercher Northerton, mais elle ne le lui permit pas, le priant avec grande instance de l'accompagner jusqu'à la ville qu'on avait indiquée.

— Quant à l'évasion de cet individu, dit-elle, elle ne me gêne aucunement ; car la philosophie et le christianisme nous prêchent tous deux le pardon des injures. Mais pour ce qui est de vous, Monsieur, je suis désolée de la peine que je vous donne. De plus, ma nudité suffirait à faire que j'aie honte de vous regarder en face, et, n'était le besoin de votre protection, je préférerais aller seule.

Jones lui offrit son habit ; mais je ne sais pourquoi, elle refusa absolument de céder à ses offres répétées. Il la supplia alors d'oublier ses deux motifs de confusion : « Pour le premier, dit-il, je n'ai fait que mon devoir en vous protégeant ; et pour le second, je le supprimerai entièrement en marchant devant vous tout le long du chemin ; car je ne voudrais pas que mes regards vous offensent, et je ne saurais répondre de ma résistance au pouvoir de séduction de tant de charmes. »

C'est ainsi que notre héros et la dame qu'il avait sauvée marchèrent comme le firent jadis Orphée et Eurydice ; mais, bien que je ne puisse croire au dessein délibéré de la belle d'induire Jones à regarder en arrière, comme elle eut souvent besoin de son aide pour franchir des barrières et qu'il lui arriva en outre bien des faux pas et autres accidents, il fut souvent obligé de se retourner. Il eut cependant meilleure chance que le pauvre Orphée, puisqu'il amena sa compagne, ou plutôt sa « suivante », saine et sauve dans la fameuse ville d'Upton.

Chapitre III

Arrivée de M. Jones et de sa dame à l'auberge, et description très complète de la bataille d'Upton

Bien que le lecteur soit, nous n'en doutons pas, fort impatient de savoir qui était cette dame, et comment elle était tombée entre les mains de M. Northerton, il nous faut le prier de suspendre encore un peu sa curiosité, de très bonnes raisons, qu'il devinera peut-être un peu plus tard, nous contraignant à différer encore de le satisfaire.

Aussitôt arrivés à la ville, M. Jones et sa belle compagne allèrent tout droit à l'auberge qui, de la rue, leur sembla présenter la meilleure apparence. Là, Jones, ayant dit à une servante de montrer une chambre au premier étage, commençait de monter, quand la belle échevelée, qui le suivait précipitamment, fut arrêtée par l'aubergiste, qui cria : « Hé là, où va cette mendicante ? Je vous prie de rester en bas. »

Mais Jones fulmina aussitôt d'en haut : « Laissez monter cette dame » d'un ton si autoritaire, que le digne homme retira vivement ses mains, et la dame gagna prestement la chambre.

Là, Jones lui fit compliment de sa bonne arrivée, puis il sortit, promettant de lui envoyer l'hôtesse avec quelques vêtements. La pauvre femme le remercia chaleureusement de sa bonté, et dit qu'elle espérait le revoir bientôt pour le remercier encore *mille* fois plus. Durant ce court entretien, elle couvrait autant que possible de ses bras sa blanche poitrine ; car Jones ne pouvait s'empêcher de couler un regard ou deux, non sans prendre tout le soin imaginable pour éviter de l'offenser.

Nos voyageurs se trouvaient être descendus dans une maison d'extrêmement bonne réputation, où avaient accoutumé de s'arrêter sur le chemin de Bath des dames irlandaises de stricte vertu et maintes demoiselles du Nord, de la même catégorie. L'hôtesse n'aurait donc voulu, pour rien au monde, admettre sous son toit aucun commerce peu honorable. En fait, pareils faits et gestes sont si malsains et contagieux qu'ils contaminent jusqu'aux endroits fort innocents où ils se commettent et confèrent le nom de mauvaise maison ou *de* maison mal famée à toutes celles qui les tolèrent.

Ce n'est pas que je veuille laisser entendre que l'on puisse maintenir dans une auberge, qui est publique, une chasteté aussi stricte que celle qui était observée dans le temple de Vesta. Notre digne hôtesse n'espérait pas une telle grâce de Dieu, et aucune des dames dont j'ai parlé, ni même toute autre du caractère le plus rigide, ne se serait attendue à une chose pareille ou ne l'aurait exigée. Mais exclure tout concubinage vulgaire et chasser toute catin déguenillée est au pouvoir de quiconque. Cela, notre hôtesse s'y attachait avec rigueur, et toutes ces dames vertueuses, qui ne voyageaient pas en haillons, pouvaient à juste titre l'attendre d'elle.

Or, point n'était besoin d'être vraiment trop soupçonneux pour imaginer que M. Jones et sa compagne déguenillée avaient en tête certains desseins qui, s'ils sont tolérés dans quelques pays chrétiens, facilités dans d'autres et accomplis dans tous, sont cependant aussi expressément condamnés que le meurtre ou tout autre forfait par la religion universellement pratiquée dans ces pays. Aussi, à peine l'hôtesse eut-elle reçu avis de l'entrée des personnes susdites qu'elle se mit à réfléchir au moyen le plus expéditif de les expulser. À cet effet, elle s'était armée de ce long et meurtrier instrument avec lequel, en temps de paix, la femme de chambre avait l'habitude de détruire les travaux de l'industrielle araignée. En langage vulgaire, elle s'était emparée du manche à balai et elle était sur le point d'effectuer sa sortie de la cuisine, quand Jones l'aborda en lui demandant une robe et autres vêtements pour couvrir la femme à demi nue qui se trouvait en haut.

Rien ne saurait être plus exaspérant pour le caractère humain, ni plus dangereux pour cette vertu cardinale qu'est la patience, que la sollicitation de bons offices exceptionnels en faveur des personnes mêmes contre lesquelles on est violemment en colère. C'est bien pourquoi Shakespeare a si habilement présenté sa Desdémone en train de solliciter de son mari certaines faveurs pour Cassio, comme un moyen d'exciter non seulement sa jalousie, mais encore sa rage, et de pousser celle-ci au dernier degré de la folie ; et nous voyons l'infortuné More moins capable de maîtriser ses passions en cette circonstance que lors même qu'il vit le cher présent, qu'il avait fait à sa femme, dans les mains de son rival supposé. En fait, nous regardons ces tentatives comme des insultes à notre intelligence, et ce sont celles-là mêmes que l'orgueil de l'homme a le plus de peine à accepter.

Notre hôtesse, si facile à vivre qu'elle fût, avait, je suppose, une certaine dose de cet orgueil dans la constitution, car Jones eut à peine achevé sa requête, qu'elle lui tomba dessus avec certaine arme qui, quoiqu'elle ne soit ni longue, ni affilée, ni dure et qu'elle ne menace d'après son aspect ni de mort ni de blessure, a cependant provoqué l'effroi et l'horreur de maints hommes prudents, voire courageux ; au point que certains, qui n'avaient pas craint

d'affronter la bouche d'un canon chargé, n'ont pas osé affronter celle où était brandie cette arme ; et, plutôt que de s'exposer à ses ravages, ont préféré faire figure de piteux fuyard aux yeux de toutes leurs connaissances.

À parler franchement, je crains que M. Jones ne fût de ceux-là ; car toutes les attaques et les violentes fouaillées de ladite arme ne parvinrent pas à susciter chez lui de résistance : de la façon la plus lâche, il sollicita abondamment son antagoniste de suspendre ses coups, c'est-à-dire qu'il se contenta de la supplier instamment de l'écouter. Mais, avant qu'il fût fait droit à sa requête, l'aubergiste lui-même entra dans la bagarre, se rangeant du côté du parti qui semblait avoir fort peu besoin d'assistance.

Il est une sorte de héros qui passent pour se laisser guider dans le choix ou le refus du combat par le caractère et la conduite de la personne à qui ils doivent le livrer. On dit de ceux-là qu'ils connaissent leur homme : Jones, je pense, connaissait sa femme ; car, s'il s'était montré si soumis devant elle, il ne fut pas plus tôt attaqué par le mari qu'il manifesta un fougueux et immédiat ressentiment et lui enjoignit le silence sous les peines les plus sévères : rien de moins, je crois, que d'être converti en combustible pour son propre feu.

Le mari, avec une grande indignation, non exempte cependant de pitié, répliqua : « Vous ferez bien de prier d'abord le Ciel d'en recevoir le pouvoir. M'est avis que je vaudrais mieux que vous ; oui, à tout point de vue, pour ça, oui ! »

Et il se mit en devoir de décharger contre la dame d'en haut une demi-douzaine de « putain », dont le dernier était à peine sorti de sa bouche, qu'un coup bien envoyé du gourdin que Jones avait à la main lui tomba sur les épaules.

On peut se demander lequel de l'hôte ou de l'hôtesse fut le plus prompt à retourner le coup. L'aubergiste, dont les mains étaient vides, s'y mit avec les poings, et sa digne épouse, levant son balai et visant à la tête de Jones, aurait probablement mis une fin immédiate à la bagarre et à notre héros même, la chute de ce balai n'eût-elle été empêchée, non par l'intervention miraculeuse de quelque divinité païenne, mais par un incident fort naturel, encore qu'heureux, à savoir l'arrivée de Partridge, qui pénétra à cet instant même dans la maison (car la peur l'avait fait courir tout le long du chemin) et qui, voyant le danger dont était menacé son maître ou son compagnon (comme on préférera) prévint une si triste catastrophe en saisissant le bras de l'hôtesse au moment où elle le brandissait bien haut en l'air.

L'hôtesse vit bientôt quelle était l'entrave qui empêchait ses coups, et, incapable de dégager son bras de la prise de Partridge, elle laissa tomber le balai ; puis, abandonnant Jones au châtement de son mari, elle se retourna avec la plus grande fureur sur le pauvre diable qui s'était déjà annoncé en criant : « Ventredieu ! voulez-vous donc tuer mon ami ? »

Bien qu'il ne fût jamais bien chaud pour se battre, Partridge ne voulait pourtant pas rester inactif quand son ami était attaqué ; et il n'était pas trop mécontent de la part du combat qui lui échoyait. Il rendit donc à notre hôtesse coup pour coup ; alors la bagarre fut soutenue avec obstination par toutes les parties, et on pouvait douter de quel côté inclinerait la Fortune, quand la dame dénudée, qui avait écouté du haut de l'escalier le dialogue qui avait précédé l'engagement, descendit soudain, et, sans peser la peu loyale inégalité de la proportion de deux contre un, tomba sur la pauvre femme qui se boxait avec Partridge ; quant à ce grand champion il n'abandonna pas le combat, mais redoubla plutôt de fureur quand il vit des troupes fraîches arriver à son secours.

La victoire n'eût pas manqué de se ranger du côté des voyageurs (car les soldats les plus braves doivent céder devant le nombre), si Suzanne, la femme de chambre, n'était heureusement venue au secours de sa maîtresse. Cette Suzanne n'avait pas la main morte

(comme on dit) et elle eût, je pense, battu la fameuse Thalestris elle-même ou n'importe laquelle de ses sujettes amazones ; car elle était d'un physique robuste, viril et tout à fait taillé pour de telles rencontres. Si ses mains et ses bras étaient faits pour assener les coups les plus durs à un ennemi, sa figure était aussi propre à en recevoir sans grand dommage pour elle, son nez y étant déjà tout aplati ; elle avait les lèvres si grosses qu'aucune enflure ne s'y pouvait voir, et elles étaient en outre si dures qu'un poing n'y faisait aucune empreinte. Enfin, ses pommettes saillaient, comme si la nature avait voulu placer là deux bastions destinés à protéger ses yeux au cours de ces rencontres pour lesquelles elle semblait si bien faite et auxquelles elle était étonnamment portée.

Cette belle créature, pénétrant sur le champ de bataille, se porta aussitôt à l'aile où sa maîtresse soutenait une lutte si inégale contre un adversaire de chaque sexe. Là, elle provoqua Partridge en combat singulier. Il accepta le défi, et une bataille acharnée s'engagea entre eux.

Les chiens de la guerre ainsi lâchés commençaient à purlécher leurs babines sanglantes ; la Victoire aux ailes d'or planait dans les airs ; la Fortune, prenant sur l'étagère sa balance, commençait à peser le destin de Tom Jones, de sa compagne et de Partridge contre celui de l'aubergiste, de sa femme et de la chambrière, et le fléau marquait un exact équilibre, quand un heureux incident mit une fin soudaine à la sanglante mêlée, dont la moitié des combattants s'étaient suffisamment repus. Ce fut l'arrivée d'un carrosse à quatre chevaux. Sur quoi, l'hôte et l'hôtesse cessèrent aussitôt le combat, et leurs prières obtinrent la même faveur de leurs antagonistes. Mais Suzanne ne se montra pas aussi obligeante pour Partridge ; car cette belle amazone, à califourchon sur son ennemi qu'elle avait culbuté, était occupée à le bourrer des deux mains de vigoureuses taloches, sans aucun égard à la demande d'armistice qu'il articulait ou aux hurlements de « Au meurtre ! » qu'il poussait de toute la force de ses poumons.

Cependant, dès que Jones eut quitté l'aubergiste, il s'élança au secours de son compagnon défait, dont il arracha non sans peine l'enragée servante ; mais Partridge ne se rendit pas immédiatement compte de sa délivrance, car il resta étendu à terre, se protégeant la figure avec les mains, et il ne cessa de hurler que lorsque Jones l'eut forcé de lever les yeux et de percevoir que la bataille était finie.

L'hôte, qui n'avait aucune blessure visible, et l'hôtesse, cachant avec son mouchoir une figure tout égratignée, s'encoururent vivement à la porte pour accueillir le carrosse, d'où descendirent alors une jeune dame et sa camériste. L'hôtesse les mena aussitôt à la chambre où M. Jones avait d'abord déposé sa belle prise, vu que c'était la meilleure de la maison. Pour cela, elles durent passer par le champ de bataille, ce qu'elles firent avec la plus grande hâte et non sans se couvrir le visage de leur mouchoir, comme pour éviter d'attirer l'attention de quiconque. En fait, la précaution était bien inutile ; car l'Hélène infortunée, cause fatale de cette effusion de sang, avait pour unique souci de dissimuler son propre visage et Jones n'était pas moins occupé à délivrer Partridge de la fureur de Suzanne. Quand il y fut heureusement parvenu, le pauvre diable se précipita à la pompe pour se laver la figure et arrêter le torrent de sang que Suzanne lui avait abondamment tiré des narines.

Chapitre IV

*Dans lequel l'arrivée d'un homme de guerre met une fin finale
aux hostilités et amène la conclusion d'une paix solide et durable
entre toutes les parties.*

Un sergent et deux mousquetaires escortant un déserteur arrivèrent sur ces entrefaites. Le sergent s'enquit tout de suite du principal magistrat de la ville, et l'aubergiste l'informa qu'il était lui-même investi de cette fonction. Le sergent demanda alors des billets de logement, ainsi qu'un pot de bière, et, se plaignant du froid, s'étala avec complaisance devant le feu de la cuisine.

M. Jones, à ce moment, était en train de consoler la pauvre dame affligée, qui, assise la tête appuyée sur le bras à une table de la cuisine, gémissait sur ses malheurs; mais, de peur que mes belles lectrices ne s'inquiètent d'une certaine circonstance, je crois bon de les informer qu'avant de quitter sa chambre, elle s'était si bien couverte d'une taie d'oreiller qu'elle y avait prise, que son souci de décence n'était aucunement blessé par la présence de tous ces hommes qui se trouvaient pour lors dans la pièce.

Un des soldats s'approcha alors du sergent et lui murmura quelque chose à l'oreille ; sur quoi, celui-ci regarda fixement la dame et, après l'avoir dévisagée pendant près d'une minute, il vint à elle, disant : « Je vous demande pardon, Madame ; mais je suis sûr de ne pas me tromper : vous êtes bien l'épouse du capitaine Waters ? »

La pauvre femme, qui, dans sa détresse actuelle, avait bien peu observé le visage des personnes présentes, eut à peine regardé le sergent qu'elle se souvint de lui et, l'appelant par son nom, répondit qu'elle était bien l'infortunée qu'il croyait ; mais elle ajouta : « Je m'étonne que quiconque puisse me reconnaître affublée de la sorte. »

À quoi, le sergent répondit qu'il était bien surpris de voir Madame ainsi vêtue et qu'il craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque accident.

— Oui, certes, il m'en est arrivé un, dit-elle ; et j'ai de grandes obligations envers Monsieur (elle désigna Jones) sans qui il eût été fatal et grâce à qui je suis encore en vie pour en parler.

— Quoi qu'ait fait Monsieur, s'écria le sergent, je suis sûr que le capitaine le lui revaudra ; et si je puis être de quelque utilité, Madame n'a qu'à commander, et je m'estimerai très heureux de pouvoir rendre service à Madame ; comme n'importe qui d'ailleurs, car je sais que le capitaine ne manquera pas de le reconnaître par une bonne récompense.

L'hôtesse, qui avait entendu de l'escalier tout ce qui s'était passé entre le sergent et Mme Waters, descendit en hâte, courut droit à elle, et se mit à lui demander pardon de toutes les offenses qu'elle avait commises, la suppliant de tout mettre sur le compte de l'ignorance où elle était de sa qualité : « Car, mon Dieu, Madame, comment aurais-je pu imaginer qu'une dame de votre condition paraîtrait dans une telle tenue ? Assurément, Madame, si j'avais soupçonné un instant que Madame était Madame, j'aurais préféré me brûler la langue que de dire ce que j'ai dit ; et j'espère que Madame voudra bien accepter une robe jusqu'à ce qu'elle puisse recevoir ses propres habits.

— De grâce, femme, dit Mme Waters, cessez là vos impertinences : comment pouvez-vous imaginer que je me soucie le moins du monde de ce qui peut sortir de la bouche d'une créature comme vous ? Mais je m'étonne que vous ayez l'aplomb de croire qu'après ce qui s'est passé, je daignerais mettre aucune de vos sales nippes. Sachez, créature, que j'ai le caractère plus élevé que cela ! »

À ce moment, Jones intervint, priant Mme Waters de pardonner à l'hôtesse et d'accepter sa robe : « Car il faut avouer, dit-il, qu'au moment où nous sommes entrés, nous avions un air assez suspect ; et je suis bien sûr que tout ce qu'a fait cette brave femme ne venait, comme elle l'a déclaré, que du souci qu'elle a de la réputation de sa maison.

Des questions ? Des conseils ?



Écrivez-nous

lecturegrandecause@centrenationaldulivre.fr

#10marsjelis

un événement proposé par
le CNL en partenariat avec
l'Association *Silence, On Lit!*

